

LE *LOCUTEUR NATIF* ET SON IDÉALISATION : UN DEMI-SIÈCLE DE CRITIQUES

Valelia Muni Toke

IRD / SeDyL (UMR 8202 CNRS / INALCO / UMR 135 IRD)

« Fardeau », « tromperie », « mythe », symbole « impérialiste »..., qu'il soit vivant ou « mort », le *locuteur natif* n'échappe en tout cas pas aux foudres de ses nombreux critiques (Phillipson 1992 ; Rajagopalan 1997 ; Davies 2003 ; Canagarajah 1999 ; Paikeday 1985). Alors que le terme français *locuteur natif* n'a presque jamais fait l'objet de publications lui étant explicitement et exclusivement consacrées (Renaud 1998), le terme *native speaker* a, dans le domaine de langue anglaise, suscité depuis plus d'un demi-siècle une littérature considérable. Ce numéro d'*Histoire, Épistémologie, Langage* propose donc de revenir sur l'histoire d'un débat qui s'inscrit dans l'époque contemporaine : l'anthropologie américaine des années 1960 et la linguistique appliquée britannique des années 1970 sont les temps et espaces disciplinaires dans lesquels s'ouvre une critique épistémologique ; l'émergence des « World Englishes » dans les années 1980 lui donne un tour résolument politique.

Si on la dessine à grands traits, l'on pourrait dire que l'histoire du *locuteur natif* est celle des *langues* : assumer l'existence de langues distinctes, c'est aussi leur attribuer une communauté de locuteurs qui les possèdent et se définissent, au moins partiellement, par elles. Ces trois notions néanmoins – *locuteur natif*, *langue*, *communauté linguistique* – sont problématiques, et la position théorique dominante dans la sociolinguistique contemporaine est celle d'un abandon pur et simple de ces catégories comme outils d'analyse :

[...] although notions like “native speaker”, “mother tongue” and “ethnolinguistic group” have considerable ideological force (and as such should certainly feature as objects of analysis), they should have no place in the sociolinguistic toolkit itself (Blommaert & Rampton 2011, p. 6).

Les sciences du langage devraient donc se défaire de termes dont les usages communs répondent à des vues culturalistes et essentialistes – à rebours de ce que les sciences sociales montrent de la fluidité et de la mobilité des identités réelles. Dans cette perspective, le *locuteur natif* est donc avant tout une construction idéologique qui sert à désigner celui qui possède la langue qui lui est première, maternelle. Aux autres revient alors l'identité, parfois infamante et meurtrière, de locuteurs non natifs, d'étrangers au groupe, de barbares. Le récit biblique du *schibboleth* illustre d'ailleurs avec force la violence de cette catégorisation : ne pas être capable de prononcer un mot *comme un natif* trahit l'origine géographique, sociale, ethnique – et entraîne la mort¹. Or, ce que dénoncent les critiques actuels du *locuteur natif*, c'est précisément le pouvoir de stigmatisation et de discrimination d'un terme qui évoque l'idéal inaccessible de l'apprenant de langue seconde, ou encore la condition indispensable pour obtenir certains postes d'enseignement :

On Thursday, 12 July, 1990, *The Straits Times* of Singapore carried an advertisement which began as follows: "Established Private School urgently requires NATIVE SPEAKING, EXPATRIATE ENGLISH TEACHER FOR FOREIGN STUDENTS". Two days later, on Saturday, 14 July, the very same advertisement reappeared, with just a single real change, the revealing replacement of one plain-spoken term with another within the portion in capitals, which caused this portion to read now as follows: NATIVE SPEAKING, CAUCASIAN ENGLISH TEACHERS FOR FOREIGN STUDENTS.

In the highly cosmopolitan multilingual/multicultural, yet English-dominant, city state that Singapore is, one does not have to strain too hard to guess at what had happened on that unpropitious Friday the thirteenth that separated the two versions of the advertisement (Kandiah 1998, p. 79-80).

Le terme « natif » est donc également porteur d'une valeur ethnico-raciale implicite : l'authenticité et la légitimité du *locuteur natif* tiennent à l'appartenance culturelle qu'on lui prête – voire à son phénotype comme dans l'exemple ci-dessus. On voit quels raccourcis il a soudainement fallu accepter, pour que la « compétence » supposée d'un locuteur se retrouve corrélée à son origine ethnique. Et pourtant, la construction d'inégalités sociales à partir de ce présupposé est monnaie courante, et il y aurait bien ainsi des *natifs* qui seraient plus *natifs* que d'autres : c'est sur

1 *Livre des Juges*, 12 : 5-6.

la déconstruction de cette idéologie que repose le mouvement en faveur de la reconnaissance des « World Englishes ». L'entrée dans un monde post-colonial et multipolaire se traduit en effet en sciences sociales par la prise en compte de voix qui s'autodésignent comme « subalternes » (Merle 2004) : la domination de la perspective européo-centrée est fondamentalement remise en question. En linguistique, le terme « World Englishes » rappelle alors la pluralité des pratiques de l'anglais, et interroge leur hiérarchie : quand les anglais américain, britannique et australien se verraient préservés par leur légitimité historique – « Old Native » – les Anglais singapourien, nigérien, indien seraient relégués à la périphérie en tant que « New Native » (Platt *et al.* 1984) voire « Non-native » (Singh, D'souza, Mohanan & Prabhu 1998). Ces variétés plus récentes, produits de l'histoire coloniale, ne constituent pas des objets d'enseignement légitimes dans les classes de langue anglaise, l'implicite étant toujours qu'on y enseigne un anglais dit standard – et les locuteurs de ces langues ne peuvent prétendre aux postes d'enseignants « natifs », au motif qu'ils parlent un anglais sans valeur sur le marché linguistique (Bourdieu 2001). La métaphore du marché, on le voit, prend parfois un sens économique réel dans la vie sociale.

L'histoire de la notion de *locuteur natif* et de ses liens avec les idéologies communautaires a été retracée avec soin par Bonfiglio (2010). De l'hégémonie de la langue latine dans l'empire romain à l'émergence des vernaculaires à l'époque médiévale, il montre que les « natifs » sont avant tout attachés à un lieu d'origine, que leur façon de parler indique. C'est donc bien l'idée de *naissance*, et de *lieu de naissance* même, qui est invoquée. Le terme « locuteur natif » n'est alors pas lui-même en circulation (*lingua materna* apparaît sous la plume de Dante), mais Bonfiglio voit la notion à l'œuvre dans les discours qui distinguent les locuteurs les uns des autres selon des critères culturels et linguistiques. C'est avec la construction des États-nations que la notion de *locuteur natif* prend un relief nouveau, et se dote d'une signification politique explicite : le *natif* devient *national*, le porteur d'un ordre politique et social, le représentant d'une « communauté imaginée » (Anderson 1982). L'idéologie nationale se construit en effet autour du monolinguisme : l'effacement des particularismes dialectaux et des identités minoritaires constitue sa ligne directrice. Le *locuteur natif* est dès lors l'archétype du membre légitime du groupe national, celui qui en connaît parfaitement la langue et la fait vivre. Cette définition, clairement

politique donc, fait écho, dans la négation de la diversité qu'elle suppose, au modèle du *locuteur-auditeur idéal* que propose Chomsky. Je rappelle ici les termes exacts de ce dernier :

Linguistic theory is concerned primarily with an ideal speaker-listener, in a completely homogeneous speech-community, who knows its language perfectly [...] (Chomsky 1965, p. 3).

La réception de cet énoncé peut être détaillée ainsi :

- i) d'abord, l'idéalisation chomskyenne, en faisant de la variation linguistique une quantité négligeable dont le scientifique devrait se défaire ², aurait contribué à renforcer la centralité du *locuteur natif* et de la *langue standard* dans les sciences du langage ;
- ii) or, ces deux notions sont des idéologies politiques, associées à la discrimination ethnique et à l'homogénéisation forcée des pratiques linguistiques ;
- iii) pourtant, la définition chomskyenne est apolitique, décontextualisée, sans aucune dimension sociale et sociologique ;
- iv) un modèle apolitique dans sa conception première, celui du *locuteur-auditeur idéal*, devient donc paradoxalement le symbole de l'oppression de l'État-nation et de l'oppression coloniale.

On pourra reprocher à cet enchaînement apparemment logique la confusion de deux ordres : celui du *natif*, description commune à valeur sociale et politique, et celui de l'*idéal*, modélisation scientifique explicitement « réductionniste » et « extractionniste » (Agha 2007) – c'est-à-dire extrayant de son contexte social l'objet langage, et le réduisant à l'entité abstraite du système de la langue. Néanmoins, Chomsky étant lui-même passé, sans justification préalable, entre 1957 et 1965, de *locuteur natif* à *locuteur-auditeur idéal*, il aura largement contribué à l'amalgame. De fait, ignorant l'histoire sémantique trouble du *natif*, et continuant à l'utiliser indifféremment aux côtés de l'*idéal*, Chomsky n'aura jusqu'à aujourd'hui pas éteint le feu nourri de la critique sociolinguistique.

2 Cette élimination de la quantité négligeable renvoie au « style galiléen » dont Chomsky se réclame. Voir Botha 1981.

C'est cette confusion entre les termes qui explique que le débat se structure depuis un demi-siècle selon deux lignes de critiques, qui à la fois évoluent séparément et se rejoignent sans cesse :

1. une critique politique, revendiquant l'égalité de traitement des variétés linguistiques et dénonçant les effets stigmatisants de la catégorie « locuteur natif » ;
2. une critique plus clairement épistémologique, montrant les limites du projet chomskyen, voire son impossibilité – le langage étant un objet social, non réductible à un mécanisme cognitif interne.

Deux objets distincts, *locuteur natif* et *locuteur-auditeur idéal*, sont donc régulièrement présentés comme des équivalents : pourtant, ils apparaissent clairement comme étant de faux jumeaux. *Natif* est un terme courant, dont les valeurs sémantiques, nombreuses et parfois mêmes contradictoires (voir Muni Toke, *infra*), se sont construites au gré de sa circulation à travers les âges – l'émergence des États-nations constituant une date importante dans ce processus. Lorsque Chomsky l'utilise en 1957, il n'invente donc rien, puisqu'il a recours à un terme présent dans l'usage courant, et par ailleurs déjà largement utilisé par la tradition d'anthropologie linguistique et de linguistique descriptive. Sa définition même du *natif*, si l'on excepte la dimension cognitive qu'il y apporte, n'est pas nouvelle : le *locuteur natif* est l'informateur (*informant*) de choix, celui qui sait mieux que les autres et a fortiori mieux que les « non-natifs ». *Idéal*, dans le sens chomskyen de 1965, est au contraire un terme technique, qui réfère au résultat d'un processus de modélisation scientifique. Que cette modélisation soit discutable est une évidence – et toute la ligne de la critique interactionniste, notamment, s'emploie, à la suite de Hymes, à réintroduire la notion de communication et d'interaction dans l'étude du langage. Chez Chomsky en effet, tout du moins dans ses travaux linguistiques, on ne trouve ni communication ni interaction : ce que le locuteur dit est avant tout pensé, relève d'une connaissance de la langue (*competence*), et n'est en aucun cas envisagé sous l'angle de sa réalisation et de son adresse (*performance*). Ainsi, au-delà de la question de la valeur politique du terme *locuteur natif* et de ses conséquences sociales potentielles, se pose une question épistémologique d'importance :

In justifying idealization as a necessary part of rational conduct in intellectual work, Chomsky [...] states that “[...] when you work within some kind of idealization, perhaps you overlook something which is terribly important. That is a contingency of rational inquiry that has always been understood. One must not be too worried about it.” Is variation in language one such terribly important thing which was overlooked by idiolect grammars based on introspective evidence? Has the attempt to eliminate from the analysis non-pertinent factors led to the exclusion of a very pertinent, even essential factor? Is the homogeneity postulate a caricature rather than an idealization? (Coulmas 1981, p. 16).

Chomsky envisage donc la possibilité que la variation ne soit pas une quantité négligeable mais au contraire un point crucial pour l'étude du langage : néanmoins, il justifie par son rationalisme (Chomsky 1966) le refus de toute concession à l'empirique – une position qui fait de l'objet qu'il étudie une entité à ce point artificielle que l'on peut douter de sa valeur heuristique :

[...] le locuteur/auditeur idéal n'est pas une bonne idéalisation. Il ne permet ni de comprendre comment les sujets parlent réellement, ni d'aborder la psycholinguistique ou la sociolinguistique. L'ontologie de la langue correspondant au locuteur/auditeur idéal de Chomsky est celle des outils linguistiques traditionnels en Occident, pas de l'activité linguistique réelle des êtres humains (Auroux 1998, p. 269).

Il faut en effet revenir aux modalités mêmes de l'idéalisation chomskienne : celle-ci n'est possible que si l'on accepte que le langage est un objet réservé aux sciences cognitives – et non pas aux sciences sociales – et que l'on adopte une conception internaliste de la cognition. Or, c'est au contraire une théorie externaliste de la cognition, parce qu'elle est articulable à une théorie sociale, qui permet de rendre compte de l'observation empirique des pratiques linguistiques :

Ce que l'on peut opposer au rationalisme c'est le fait que la connaissance est un processus tout à la fois matériel, social et collectif, jamais limité, enfermé, préservé ou produit par des compétences individuelles qui n'en concernent que des moments ou des fragments. Un individu isolé ne saurait être intelligent, non pas simplement que son intelligence manquerait à être développée (ce qui est une trivialité), mais plus fondamentalement parce qu'il n'aurait pas accès à la machinerie de l'intelligence. On peut dire que les

théories de la connaissance ont tendance à trop mettre dans la « tête » des gens et à imaginer que ce qu'il y aurait dans cette « tête » est toujours un préalable tout fait qui est la racine même des capacités cognitives (Auroux 1998, p. 7).

Cette dernière formulation fait écho à la position ethnométhodologique de Garfinkel :

“There’s nothing in heads but brains... What you want to do is find yourself in the midst of [people’s] lived activities” to make observable “just what they are doing that is inspectably so” (Garfinkel 2002, p. 211, cité par Nevile 2009, p. 167)

Et de fait, le courant interactionniste poursuit aujourd’hui avec constance la critique épistémologique de la notion de *compétence* induite par l’idéation chomskyenne :

[...] in contemporary formal linguistics [...] all relevant linguistic activity is lodged within the idealized speaker, an entity able to construct the complex symbolic structures that constitute the grammatical sentences of a language (Chomsky 1965). [...] Other meaning making practices that constitute the hearer as a consequential actor in the production of talk, such as embodied signs for displaying orientation toward the speaker [...], are irrelevant and absent from the geography of cognition put in place by the notion of an ideal speaker-hearer. [...] (Goodwin 2004, p. 152-153).

Le débat autour du *locuteur natif* et de son idéalisation est donc toujours d’actualité. Au vrai, il est le symptôme d’une fracture disciplinaire au sein des sciences du langage. Les sous-disciplines faisant l’hypothèse de l’existence de langues distinctes, portées par des communautés linguistiques, ont recours au *natif*. Les sous-disciplines travaillant sur les pratiques langagières comme des pratiques sociales ne peuvent, ainsi que Blommaert & Rampton (2011, p. 6) le rappellent, utiliser de telles catégories sans distance critique.

Ce numéro d’*Histoire Épistémologie Langage* donne principalement la parole à l’*applied linguistics* : parce qu’elle est en prise avec le « monde réel » (Brumfit 1997), et parce qu’elle problématise la confusion entre *natif* et *idéal* (Leung, Harris & Rampton 1997), elle s’est positionnée dans le débat comme l’un de ses acteurs principaux.

Alan Davies (Davies 1991 ; Davies 2003 ; Davies 2013) est l’un des auteurs dont l’apport à la discussion sur le *native speaker* a été crucial :

à Édimbourg, lieu de prédilection d'une linguistique appliquée attachée notamment à la question de l'acquisition et de l'enseignement des langues dites « secondes », il a travaillé à explorer les fondements scientifiques, et avec eux les errements injustifiables, des usages et des définitions du *native speaker*. Il est l'un des rares auteurs à tenter un travail de synthèse des différents points de vue disciplinaires (sociolinguistique, didactique et psycholinguistique, alors même que cette dernière peut faire appel à des conceptions cognitives internalistes), cherchant à comprendre comment la figure du *native speaker*, pour une large part « mythique » selon ses propres mots, sert à la fois des buts pratiques, théoriques et idéologiques.

John E. Joseph a justement décrit le contexte historique de la « voie radicale » qu'a empruntée la linguistique appliquée à Édimbourg. Sous l'influence de Pit Corder notamment, et avec la création du concept d'*interlangue*, cette université s'est distinguée par ses positions à contre-courant dans le champ de l'enseignement des langues dites secondes :

Le but n'était plus de rendre l'étudiant aussi difficile à distinguer que possible d'un *native speaker* ; dès lors, on voyait un tel but comme autodestructeur, car il rendait la plupart des étudiants incapables de communiquer, tant ils avaient peur d'échouer devant cet idéal de perfection linguistique que le *native speaker* représentait (Joseph 2012, p. 5).

La mise à distance de l'idéal du natif a constitué alors une rupture dans la doxa didactique : sans doute a-t-elle eu un réel succès théorique, mais une influence limitée en pratique. L'imitation parfaite du « bon accent », la traque des « solécismes » et autres « barbarismes » restent à n'en pas douter des représentations fort influentes dans le domaine scolaire. Le locuteur natif n'est pas mort, il a de beaux jours devant lui – et John E. Joseph montre ici que la notion bourdieusienne d'*habitus* est à même de rendre compte des pratiques sociales qui le font exister au quotidien.

Bernadette O'Rourke, de l'Université Herriot-Watt à Édimbourg, travaille avec Joan Pujolar, de l'Université de Catalogne, sur le concept de *new speaker*. Au centre du réseau de recherche européen qu'ils dirigent actuellement ³, le nouveau locuteur, ou « néo-locuteur », renvoie au contexte actuel de promotion, voire de revitalisation des langues minorisées, telles que le gallois ou le breton. Ces langues ont en effet perdu leurs

3 *New Speakers in a Multilingual Europe: Opportunities and Challenges.*

locuteurs natifs, ceux qui les apprenaient dès l'enfance : elles regagnent actuellement de nouveaux locuteurs, à savoir tous ceux et toutes celles qui les apprennent comme langues seconde et, le cas échéant, les transmettent ensuite dans le cadre familial. Les modalités de ce qui apparaît alors comme un processus de « renativisation » sont ici interrogées, ainsi que la hiérarchisation sociale des usages qui leur sont associés.

Ma propre contribution est écrite du point de vue de l'histoire et de l'épistémologie des théories linguistiques, développée en France au laboratoire HTL (CNRS & Université Paris 7-Denis Diderot). Je pars du fait que le terme *natif* est un terme politique qui a de fait nourri la politisation du débat en linguistique : néanmoins, sa confusion avec le *locuteur idéal* aboutit à un rejet du politique hors du discours scientifique, au sens où sa valeur idéologique est considérée comme incompatible avec la théorisation du langage comme objet social. Le positionnement de Hymes est de ce point de vue particulièrement intéressant : se déclarant de gauche, et proche des idées politiques de Chomsky, il est l'un des tout premiers opposants déclarés au modèle du *locuteur-auditeur idéal*. Il inaugure donc avec la notion de *compétence communicative* plusieurs décennies d'un débat polyphonique, lequel définit selon les contextes et les périodes la nature de l'oppression qu'il dénonce (de la « norme scolaire » à « l'impérialisme ») – le *locuteur natif* et son faux jumeau le *locuteur-auditeur idéal* représentant la figure de l'opresseur.

RÉFÉRENCES

- Agha, Asif, 2007. « The Object Called “Language” and the Subject of Linguistics », *Journal of English Linguistics* 35 (3), 217-235.
- Auroux, Sylvain, 1998. *La Raison, le Langage et les Normes*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Blommaert, Jan & Rampton, Ben, 2011. « Language and superdiversity: A position paper », *Working Papers in Urban Language & Literacies* (70).
- Bonfiglio, Thomas P., 2010. *Mother Tongues and Nations: The Invention of the Native Speaker By*, Berlin-New York, Mouton De Gruyter.
- Botha, Rudolf P., 1981. « On the Galilean style of linguistic inquiry », *Stellenbosch Papers in Linguistics* 7.

- Bourdieu, Pierre, 2001. *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.
- Brumfit, Christopher, 1997. « How applied linguistics is the same as any other science », *International Journal of Applied Linguistics* 7 (1), 86-94.
- Canagarajah, A. Suresh, 1999. *Resisting Linguistic Imperialism in English Teaching*, Oxford University Press.
- Chomsky, Noam, 1965. *Aspects of the Theory of Syntax*, MIT Press.
1966 [2009]. *Cartesian Linguistics: A Chapter in the History of Rationalist Thought (3rd edition)*, James A McGilvray (ed.), Cambridge, UK - New York, Cambridge University Press.
- Coulmas, Florian, 1981. *A Festschrift for Native Speaker*, Mouton Publishers.
- Davies, Alan, 1991. *The Native Speaker in Applied Linguistics*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
2003. *The Native Speaker: Myth and Reality*, Multilingual Matters.
2013. *Native Speakers and Native Users: Loss and Gain*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goodwin, Charles, 2004. « A competent speaker who can't speak: The social life of aphasia », *Journal of Linguistic Anthropology* 14 (2), 151-170.
- Joseph, John E., 2012. « La voie radicale de la linguistique appliquée à Édinburgh », *Les dossiers d'HEL* n° 5, htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num5/num5.html
- Kandiah, Thiru, 1998. « A post-colonial perspective on the native speaker », in Rajendra Singh (ed.), *The Native Speaker: Multilingual Perspectives*, New Dehli, Thousand Oaks - London, Sage Publications, 79-110.
- Leung, Constant, Harris, Roxy & Rampton, Ben, 1997. « The idealised native speaker, reified ethnicities, and classroom realities », *TESOL Quarterly* 31 (3), 543-560.
- Merle, Isabelle, 2004. « Les Subaltern Studies », *Genèses*, (3), p. 131-147.
- Nevile, Maurice, 2009. « “You are well clear of friendlies”: Diagnostic error and cooperative work in an Iraq War friendly fire incident », *Computer Supported Cooperative Work (CSCW)* 18 (2-3), 147-173.
- Paikeday, Thomas M., 1985. *The Native Speaker is Dead: An Informal Discussion of a Linguistic Myth with Noam Chomsky and Other Linguists, Philosophers, Psychologists, and Lexicographers*, Toronto-New York, Paikeday Pub.
- Phillipson, Robert, 1992. « ELT: the native speaker's burden? », *ELT Journal* 46 (1), 12-18.

- Platt, John Talbot, Weber, Heidi & Mian Lian, Ho, 1984. *The New Englishes*, Routledge & Kegan Paul.
- Rajagopalan, Kanavillil, 1997. « Linguistics and the myth of nativity: Comments on the controversy over “new/non-native Englishes” », *Journal of Pragmatics* 27 (2), 225-231.
- Renaud, Patrick, 1998. « Absoute pour un locuteur natif », in Ambroise Quéffelec (ed.), *Francophonies. Recueil d'études en hommage à Suzanne Lafage*, Français en Afrique, Paris, Didier Érudition, 257-272.
- Singh, Rajendra, D'souza, Jean, Mohanan, K. P. & Prabhu, N. S., 1998. « On “New/Non-native” Englishes: A quartet », in Rajendra Singh (ed.), *The Native Speaker. Multilingual Perspectives*, New Dehli, Thousand Oaks - London, Sage Publications, 45-61.